

Interviews

Marie Josée Thériault

Volume 21, Number 1, Fall 1988

Yves Thériault : une écriture multiple

Article abstract

Interviews

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500841ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500841ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thériault, M. (1988). Interviews. *Études littéraires*, 21(1), 135–155.
<https://doi.org/10.7202/500841ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le document qu'on va lire est constitué de deux interviews de Marie José Thériault, fille d'Yves Thériault, elle-même poète, conteur et romancière.

La première interview, menée par Sophie Stanké et produite par Jacques Bonin à Films Vision-4 pour Vidéotron, a été présentée à TVJQ en janvier 1984, quelques mois donc après le décès d'Yves Thériault, dans le cadre de l'émission **leurs Héritiers**. Elle est reproduite ici presque intégralement. La seconde, menée par Jeannette Biondi et produite par Radio-Québec, a été présentée sur les ondes de ce réseau en février 1987, dans le cadre de l'émission **Visages**. Nous en reproduisons ici des extraits, le tiers environ de l'émission.

Le langage des deux interviews, forcément parlé, a été adapté pour publication. De même quelques remaniements importants ont été effectués, en particulier des ajouts qui viennent préciser la pensée de l'interviewée ou éclairer un propos un peu obscur ou inachevé de conversation à bâtons rompus.

Nous tenons à remercier vivement les producteurs et diffuseurs qui ont bien voulu autoriser la reproduction des pages

qui suivent, et surtout Marie José Thériault pour son travail attentif et minutieux, sa disponibilité chaleureuse et sa générosité.

R.B.

LEURS HÉRITIERS

SOPHIE STANKÉ – Marie José Thériault, j'aimerais savoir quelle était l'ambiance familiale dans laquelle vous avez vécu, et savoir aussi où vous avez vécu.

MARIE JOSÉ THÉRIAULT – Nous avons vécu un peu partout : ici, un peu en France, beaucoup en Italie de 1953 à 1963. Par la suite, j'ai continué à me rendre seule en Italie assez régulièrement, parfois pour de longues périodes. Quant à l'ambiance, c'était toujours une ambiance de départ. Nous attendions toujours le prochain bateau, le prochain avion. Une ambiance fébrile, extrêmement intéressante pour des gens qui aiment partir et être ailleurs... parce que c'était ailleurs que ça se passait...

S. S. – Dans les valises...

M. J. T. – Dans les valises. Dans l'attente de repartir. Ailleurs. Là où nous n'étions pas encore. C'était heureux.

S. S. – Vous aviez à peu près quel âge quand vous avez connu l'Italie ?

M. J. T. – Le premier départ a eu lieu en 1953, donc je devais avoir huit ans.

S. S. – Pourquoi ces départs ? Parce que votre père, vos parents avaient à travailler à l'étranger ou tout simplement pour des vacances ?

M. J. T. – Ni vacances ni affaires. Simplement, mon père, étant écrivain, pouvait écrire où il voulait. Et comme en général il avait la bougeotte, comme il aimait partir, quand c'était possible nous partions. Pas pour un petit voyage de trois semaines, mais pour plusieurs mois ; au moins six mois, peut-être huit mois, parfois un an. Nous partions avec les valises, les enfants, les chats, les perruches, la machine à écrire, enfin tout, et puis nous nous installions ailleurs.

S. S. – Et le port d'attache était toujours Montréal ?

M. J. T. – Le port d'attache était Montréal géographiquement parlant, mais émotivement le port d'attache a toujours été Florence. En fait, en allant à Florence, nous rentrions à la maison bien plus que nous ne partions vers ailleurs. Je parlais d'« ailleurs », tantôt, comme d'une utopie ou d'un absolu, l'endroit où « ça se passe » et où l'on souhaite se trouver. Mais l'autre ailleurs, l'ailleurs négatif, l'ailleurs que l'on ne désire pas, pour nous, pour moi en tout cas, c'était Montréal. Montréal, c'était un quai de gare ou de port. Le lieu d'où l'on part et jamais celui où l'on arrive.

S. S. – Et vous là-dedans ? En tant que petite fille, vous deviez être un petit peu perdue ? Comment viviez-vous cette situation de voyages, le contact avec des cultures différentes ?

M. J. T. – Ça n'a pas été difficile, au contraire, puisque j'allais de découverte en émerveillement... La première fois que nous sommes partis, c'était à bord d'un petit cargo italien tout petit qui avait l'air d'un bouchon au milieu de l'Atlantique. La vie à bord d'un navire était une découverte, la haute mer aussi ; et puis, la première escale a été le Maroc. Ce fut un choc culturel très, très grand : je passais de l'Occident à l'Orient d'un coup ! Pour une enfant de huit ans qui n'avait pour ainsi dire jamais quitté sa province, c'était extraordinaire ! Et ensuite, nous sommes arrivés en Italie, un pays dont nous ne parlions pas du tout la langue. Mon frère et moi avons été envoyés à l'école du village où nous habitions, une école et un village où personne ne parlait le français ; nous avons donc appris l'italien, comme ça, en faisant nos devoirs et en étudiant nos leçons, en jouant

avec nos petits camarades. Les gens ont été si chaleureux et si attachants que cela a été une adaptation très facile, très agréable, et nous sommes tous devenus instantanément amoureux de ce pays au point d'en faire presque une deuxième patrie et, en ce qui me concerne, peut-être ma patrie véritable.

S. S. – L'Italie.

M. J. T. – L'Italie, oui.

S. S. – Quand vous partiez, saviez-vous en général pour où vous partiez, ou bien si cela se décidait à la dernière minute ?

M. J. T. – C'était su d'avance. La première fois, nous avions projeté un tour du monde avec Noël traditionnel à Bethléem, enfin, un truc aussi bête que ça, mais il faut se replacer dans le contexte de l'époque... Cependant, dès notre arrivée en Italie, ma mère est tombée malade assez gravement et nous avons dû rester. Et ce fut le choc amoureux dont j'ai parlé tout à l'heure. Les fois suivantes, sauf une, la dernière, nous retournions toujours en Italie. En 1962, je crois, mes parents devaient s'installer en Yougoslavie pendant que mon frère ferait des études à Rome et moi des études de danse en Espagne ; mais nous avons dû quitter la Yougoslavie pour des raisons financières (la faillite du *Nouveau Journal* d'où mon père devait tirer l'essentiel de ses revenus pendant ce séjour) et nous sommes rentrés en Italie où c'était plus facile parce que, dorénavant, nous connaissions des gens, nous connaissions la langue, nous connaissions le pays, nous y avions déjà des habitudes de vie. Donc, nous nous sommes installés en Italie encore une fois.

S. S. – Montréal du départ, l'Italie, le Maroc, la Yougoslavie... et vous devenez danseuse. Comment tout cela se développe-t-il ?

M. J. T. – Je voulais plus ou moins être danseuse depuis l'âge de quatre ans, en fait. Comme toutes les petites filles du monde, ou à peu près, j'avais fait un peu de ballet, un peu de danse à claquettes, enfin, des trucs comme ça. Puis, pendant plusieurs années j'avais continué à suivre des cours, à les interrompre, à recommencer. Mais c'est en Italie que je me suis mise à étudier sérieusement la danse, plus précisément le flamenco. Et en rentrant ici, j'ai continué. Par un concours de

circonstances, j'ai commencé à danser professionnellement presque tout de suite. Cela a duré une douzaine d'années.

S. S. – Quel âge aviez-vous quand vous êtes revenue à Montréal ?

M. J. T. – Quand j'ai commencé à danser ?

S. S. – Quand vous êtes rentrée définitivement à Montréal.

M. J. T. – Ah, définitivement... je ne suis jamais rentrée définitivement à Montréal. Même si je suis ici depuis maintenant quinze ou seize ans de façon sédentaire, je considère encore Montréal comme un quai de gare ou un port ; j'attends le moment où je pourrai m'en évader...

S. S. – En Italie...

M. J. T. – En Italie, oui. Mais c'est de plus en plus difficile, presque impensable.

S. S. – Marie José, comment était votre père comme père de famille ? Nous le connaissons comme écrivain, nous connaissons ses œuvres, mais était-il difficile ? vous a-t-il élevés sévèrement ? comment était-il comme homme ?

M. J. T. – Il n'était pas, des deux parents, le plus porté sur la discipline ; ma mère devait voir à cet aspect-là de notre éducation avec un peu plus de fermeté parce que, justement, lui en manquait. Lui, c'était le raconteur d'histoires. Et je me souviens qu'il nous faisait rire beaucoup — notamment avec les histoires concernant sa grande tante Anaïs, qui a ou n'a pas existé, peu importe. Bref, il nous amusait ; il jouait avec nous, sauf quand il écrivait, bien sûr. Mais après, souvent à table, à l'heure des repas, il nous lisait ses textes, surtout les textes drôles.

S. S. – Comment cela se passait-il ? J'aimerais bien que vous me le racontiez. Est-ce qu'il disait : « Pendant deux jours, vous ne me parlez plus, je dois écrire » ? Comment était-ce ?

M. J. T. – Mais il écrivait si souvent, presque tous les jours...

S. S. – Tous les jours ?

M. J. T. – Beaucoup, en tout cas. Il y avait des heures dans la journée où, forcément, nous pouvions difficilement lui parler. Ce n'est pas qu'il y ait eu interdiction, non... il n'y avait pas un

écriteau sur sa porte, disant « Ne pas déranger ». Ç'aurait été ridicule. Même quand il écrivait, la porte de son bureau était toujours ouverte ; il travaillait même avec la radio ; il avait besoin de travailler dans le bruit...

S. S. – Donc, c'était un travailleur acharné ?

M. J. T. – Je me souviens de très peu de moments où je ne l'ai pas vu écrire, sauf quand il a été au ministère des Affaires indiennes. Mais quand il écrivait pour gagner sa vie, il *écrivait* pour gagner sa vie : donc, il s'installait à sa machine à écrire, il y restait assis pendant plusieurs heures, cinq heures, six heures, parfois davantage, et nous ne le dérangions pas parce que nous avons été habitués tout jeunes à ne pas déranger un écrivain qui travaille... Je voudrais pouvoir en dire autant de tous les gens qui m'entourent...

S. S. – Donc, vous étiez habitués à ne pas le déranger. Mais il était quand même un clown pour vous ; il vous faisait rire...

M. J. T. – Oui, oui, oui. Un clown-raconteur. Et il nous racontait aussi des histoires d'horreur, de fantômes, des histoires horribles qui nous faisaient très peur... des histoires de monstres qui se cachaient sous les lits... surtout le soir de l'Halloween...

S. S. – Des histoires qu'il inventait, évidemment...

M. J. T. – Qu'il inventait au fur et à mesure. Pendant quelques années, le soir de l'Halloween, il éteignait toutes les lampes dans la maison, il nous demandait de fermer les yeux pour voir avec nos oreilles, et il nous racontait des histoires de fantômes, avec suspenses et effets sonores. Il reprenait pour nous les techniques radiophoniques, en somme. C'était très efficace. J'aimais beaucoup ça.

S. S. – Donc, il avait quelque chose d'un peu espiègle ?

M. J. T. – Oui. Parce qu'il le faisait vraiment pour nous faire peur. Je lui en ai d'ailleurs voulu longtemps d'avoir réussi à m'inculquer la peur du noir et de ce qui se cache dans les garde-robes, la peur des monstres, des ossements qui se promènent tout seuls... Mais je lui sais gré aujourd'hui de m'avoir aussi donné, par le fait même, le goût du texte qui suggère plus qu'il ne dit, le sens du tempo, de la progression et de la chute. Je crois que cela me vient de là pour une bonne

part. Et de l'audition de ses textes de radio. Donc, papa, c'était ça : un raconteur d'histoires. Pas du tout un père sportif qui joue dehors avec ses enfants ou qui traîne son fils au hockey. Il ne nous amenait pas souvent au cinéma non plus. Mais il nous faisait écouter beaucoup de musique — pas classique, mais surtout des musiques d'ailleurs (aujourd'hui on dit « ethniques » — c'est affreux) ; et il nous donnait accès à la bibliothèque. Et il nous a fait voyager beaucoup. Bref, c'était un père conscient.

S. S. – C'était important, ça ? qu'il vous ait habitués aux livres, à la littérature dès votre jeunesse ?

M. J. T. – Bien entendu. Nos parents nous offraient aussi très souvent des livres en cadeau. Et il n'y avait pas non plus de livres interdits chez nous. Papa et maman disaient parfois : « Ce n'est peut-être pas tout à fait de ton âge ; tu peux bien le lire si tu veux, mais tu ne comprendras sans doute pas grand-chose. » Bref, la bibliothèque nous était ouverte.

S. S. – C'était un foyer comment ? C'était très chaleureux, nous en avons parlé tout à l'heure, très aéré aussi, avec des voyages, des découvertes, etc. Mais à l'intérieur de la maison, que faisiez-vous tous ensemble quand vous vous retrouviez avec votre frère, votre père et votre mère ? Est-ce que c'était très spécial ou si c'était chacun de son côté ?

M. J. T. – Cela a beaucoup été chacun de son côté, parce que nous avons souvent été séparés par les voyages. Nous n'étions pas constamment ensemble à l'étranger ou ici. Parfois mes parents restaient de l'autre côté et mon frère et moi, à tour de rôle ou en même temps, nous revenions ici pour terminer une année scolaire ou en commencer une autre. Nos parents ont essayé de nous faire faire des années scolaires aussi complètes que possible (mais sans en faire une maladie), ce qui n'a pas toujours été facile. Quand nous nous retrouvions tous ensemble, l'atmosphère pouvait être aussi agréable que tendre, cela dépendait souvent de l'humeur de mon père qui avait des hauts et des bas de tempérament assez marqués. Nous étions le plus souvent ensemble à l'heure des repas, autour de la table. C'était le moment où papa en profitait pour parler le plus, ce qui signifie que, plus souvent qu'autrement, nous l'écoutions, un point c'est tout. Et quand il avait fini de dire ce qu'il avait à dire, il se levait et il allait dans son bureau. Cela n'a pas

toujours été facile de nous exprimer... il fallait beaucoup savoir profiter des moments où il s'interrompait pour respirer... Mais aussi, quand nous étions ensemble, pendant longtemps nous avons joué au scrabble. Nous faisons des parties monstrueuses qui duraient des heures. Nous étions des participants très forts. Et aujourd'hui, ma mère y joue beaucoup encore, souvent seule contre elle-même. Elle fait des parties admirables, dignes d'un championnat...

S. S. – Marie José, est-ce que ça n'a pas été difficile d'avoir un père qui était toujours à la maison ? Un écrivain est dans sa maison, alors que dans le monde, en général, les petites filles ont des pères qui travaillent très souvent à l'extérieur, elles le voient le soir. Comment cela était-il pour vous ?

M. J. T. – Écoutez, pour moi ce n'était pas un problème ; pour mon frère non plus. Nous allions à l'école ou au collège ; nous n'étions pas à la maison pendant la journée. Ma mère pourrait davantage vous dire ce que c'était que d'avoir un mari toujours à la maison. Nous, nous ne l'avons pas vu plus que des enfants qui quittent la maison à la même heure que leur père et qui y reviennent en même temps que lui ou à peu près.

(PAUSE MUSICALE)

S. S. – Marie José, si vous aviez à dresser un portrait d'Yves Thériault, qu'est-ce que ça serait ? quels adjectifs vous viendraient à l'esprit ? quelles qualités, quelles couleurs, peut-être ?

M. J. T. – Un ours. Un ours, c'est-à-dire un homme assez sauvage, qui détestait les aspects « sociaux » et « publics » de la carrière, et qui, en même temps, savait captiver son public dès qu'il en avait un. C'était aussi un volcan ; un homme passionné, avec un tempérament en dents de scie, pas du tout facile. Il pouvait se fâcher pour un rien. Il avait surtout une très, très grande imagination qui se manifestait jusque dans sa vie quotidienne. Il en est arrivé à ne plus savoir très bien distinguer la légende qu'il créait lui-même de la vérité, qui manquait sans doute trop de piquant à son goût. Il mordait dans la vie. Souvent trop, souvent mal, souvent sans songer aux conséquences — mais je ne suis pas là pour le juger. Quand un acteur est comme ça au théâtre, on dit qu'il est une bête de scène. Papa aurait été une « bête de vie ». Une bête d'écriture,

en tout cas. C'était un écrivain avant d'être un homme, je pense. Il n'aimerait pas que je dise ça, non. Mais je le dis quand même, que c'était d'abord un écrivain. Le créateur en lui a pris le dessus sur tout dans sa vie ; le raconteur, le conteur, l'inventeur d'histoires écrites ou pas. Dans une certaine mesure qui n'est pas négligeable, le fabulateur a pris le pas sur l'homme. Ça ne l'a pas empêché d'être très humain et très chaleureux.

S. S. – Et votre mère, quel rôle a-t-elle joué dans la vie de votre père, dans votre vie, qu'est-ce qu'elle faisait, qu'est-ce qu'elle fait ?

M. J. T. – Eh bien, comme toutes les mères, elle a d'abord été la mère... Maintenant, elle est aussi l'amie. Pour ce qui est de mon père, elle a été très importante dans sa carrière, elle l'a beaucoup soutenu, elle l'a beaucoup encouragé au début, elle l'a aidé, elle a collaboré avec lui. Même tout au début, quand il écrivait des « romans à dix cents », payés à la page, pour vivre, maman en écrivait presque autant que lui par jour et par semaine ; à eux deux, ils arrivaient à faire vivre la maisonnée, ce qui n'était pas tous les jours facile. Donc, elle l'a beaucoup aidé.

S. S. – C'est quelqu'un qui a été très, très... 80% d'Yves Thériault, peut-être ?

M. J. T. – Bien entendu, le talent de Thériault, c'est lui qui l'avait ; l'imagination de Thériault, c'est lui qui l'avait. Maman l'a aidé à mettre tout ça en ordre ; elle apportait un travail de finition ; elle le dirigeait un peu dans son écriture ; elle l'a aussi amené à croire en lui, surtout au début, et même après ses premiers livres, parce qu'il était rempli de doutes (que cela ait été évident ou non) comme la plupart des écrivains qui commencent et même qui continuent.

S. S. – Et maintenant, l'héritière de tout ça, c'est Marie José Thériault. C'est un nom peut-être lourd à porter, peut-être merveilleux en même temps. Comment vous sentez-vous avec ce nom de famille ?

M. J. T. – Ça été lourd longtemps. J'ai très longtemps été « la fille d'Yves Thériault » avant d'être Marie José Thériault. Le plus étrange, c'est que j'étais « la fille d'Yves Thériault » bien avant de devenir écrivain, lorsque je faisais du spectacle, de la danse, de la chanson, sans doute pour ne pas écrire ; c'est longtemps après que j'ai constaté avoir fait trente-six métiers

non seulement pour ne pas être « la fille d'Yves Thériault » — ce qui n'a pas marché — mais probablement pour ne pas écrire... Vivre avec un écrivain quotidiennement, ça doit autant enlever le goût des livres que le donner pour toujours... Je devais constater à quel point la vie avec un écrivain pouvait ne pas être simple, et je ne devais sans doute pas vouloir tellement m'engager dans cette voie-là. Un écrivain n'est pas un être facile à avoir à côté de soi ; ce sont des gens égoïstes, égocentriques aussi, ils vivent dans leur propre monde, ils s'inventent un univers auquel les autres n'ont pas toujours accès. Ils sont de compagnie difficile. Mes rares amis vous le diront...

S. S. – Vous avez donc touché à tous les métiers, mais en évitant celui d'écrivain.

M. J. T. – En évitant celui d'écrivain, bien que je n'aie pas été consciente, au moment où je faisais cela, du fait que j'évitais d'écrire. Je m'en suis aperçue beaucoup plus tard, quand j'ai commencé à écrire vraiment, soit en 1972. Auparavant, j'écrivais tout le temps mais en dilettante, comme les adolescentes écrivent n'importe quoi : leur journal intime, des lettres, rien d'intéressant pour personne d'autre qu'elle. Or, quand j'ai accepté d'avoir besoin d'écrire, pas seulement envie d'écrire mais *besoin* d'écrire, quel qu'ait été mon nom de famille, j'ai écrit beaucoup plus librement, et mieux.

S. S. – Est-ce qu'est arrivé un moment où vous vous êtes dit : « Bon, ça y est, je veux moi aussi faire mon métier, exercer celui de mon père, je ne veux plus faire de danse, je ne veux plus chanter » ?

M. J. T. – Non. La décision n'a pas été aussi tranchée. Pendant un certain temps, j'ai même exercé les trois métiers : flamenco, chant, écriture. Je n'arrivais pas à me débarrasser de la danse que j'aimais passionnément ; je n'arrivais pas à me débarrasser de la scène comme chanteuse non plus, parce que c'était la scène (j'avais chanté par défaut, parce que j'avais dû interrompre la danse pour des raisons de santé ; j'avais chanté pour rester en contact avec le public et avec la scène). J'y connaissais une sorte d'euphorie qui me donnait des montées d'adrénaline ; une sorte d'extase absolument incroyable que je n'ai pas de la même façon lorsque j'écris, autrement, oui, d'une façon plus ténue, pas aussi fulgurante. Donc, quand j'ai commencé à

écrire, la réaction immédiate de la salle m'a beaucoup manqué, les applaudissements m'ont manqué et me manquent du reste encore beaucoup.

S. S. – Parce que l'écriture donne des applaudissements au ralenti...

M. J. T. – Oui, voilà. Ils viennent à retardement. Il faut surveiller les journaux pour les entendre, mais on n'a pas toujours envie de lire ce que les critiques disent de nous...

S. S. – Marie José, quelle a été la réaction de votre père quand vous avez dit : « Ça y est, j'ai des contes à écrire, des poèmes... »

M. J. T. – Puisque j'ai commencé par la poésie, et que pour mon père, un poète ce n'était pas un écrivain, c'était quelqu'un qui fait de la dentelle, tant que je me contentais d'être poète je n'étais pas un écrivain. Il était content que j'écrive, fier même. Mais il me demandait toujours : « Quand est-ce que tu vas écrire... »

S. S. – Quand cela va-t-il devenir sérieux...

M. J. T. – Voilà. Aussi, quand j'ai commencé à écrire des contes, il a été très content. Mais ce n'était pas encore tout à fait ce qu'il attendait de moi. Il voulait que j'écrive un roman. Et quand il a lu le manuscrit de mon premier roman, *les Demoiselles de Numidie*, que j'ai terminé récemment, il a été vraiment heureux. J'étais enfin devenue à ses yeux un écrivain à part entière.

S. S. – Il vous encourageait beaucoup ?

M. J. T. – Oui, beaucoup. Il ne m'a jamais découragée, en tout cas. Il disait : « Fais ce que tu veux, du moment que tu le fais bien et que c'est ce que tu veux faire. » J'aurais pu être n'importe quoi, moinesse, carmélite ou que sais-je, ça lui importait peu. Mais il était tout de même bougrement content que le métier se poursuive à travers moi.

S. S. – Comment était-il le jour où vous lui avez donné votre œuvre, votre bébé à vous... est-ce qu'il était anxieux ? Et vous, comment étiez-vous ? Aviez-vous peur de sa réaction ?

M. J. T. – Le premier livre publié ou le manuscrit du premier roman ?

S. S. – Le premier *livre*.

M. J. T. – J'ai dit plus tôt ce qu'il pensait des gens qui écrivent de la poésie... Mon premier livre était un recueil de poèmes. Pourtant, il était aussi heureux que je pouvais l'être moi-même. Il était heureux surtout du fait que je connaissais aussi cette exaltation extraordinaire que donne le *premier livre publié*, imprimé, avec une couverture, et tout, et tout. Il comprenait que je vivais un moment qui ne se répète jamais, il comprenait que je puisse être exaltée. Il était très heureux, oui, sûrement... En même temps, il devait éprouver un sentiment très ambivalent. Je ne peux pas en jurer, mais... j'ai senti, par instinct qu'il y avait un revers à cette joie-là. Vous savez, les rapports entre un père et sa fille sont parfois complexes ; entre deux écrivains aussi ; à plus forte raison lorsque le père et la fille sont tous deux écrivains. Il y a très certainement eu entre nous une rivalité dont nous ressentions tous les deux confusément et différemment les manifestations et les effets. Nos bonheurs ne sont jamais purs.

S. S. – Et puis est arrivé ce qui est arrivé, ce qui nous arrivera à tous... Maintenant, vous êtes vraiment l'héritière, vous êtes le futur, vous êtes Marie José Thériault, mais votre père n'est plus. Comment réagissez-vous devant cela, devant l'attente possible des gens ?

M. J. T. – Quand il est mort, savez-vous, je n'ai pas vraiment pensé à ça ; j'ai pensé que je perdais un gros morceau et que nous nous retrouvions tout à coup, mon frère, ma mère et moi, devant un assez grand vide. C'est après, seulement, que la responsabilité qu'il m'a léguée m'est apparue comme une évidence. J'ai réagi avec beaucoup d'appréhension quand j'ai pris conscience de la charge héréditaire qu'il me mettait sur les épaules ; j'ai même connu un moment de panique assez grave. Je me disais que jamais je ne serais capable de rendre hommage, si l'on veut, à la mémoire de mon père en étant ce que je suis, mais qu'il fallait que je continue, que je *le* continue. Et puis, un copain écrivain, Louis Caron, m'a dit : « Mais non, tu n'as pas à *le* continuer ; tu as à te continuer, *toi*, et c'est comme ça que tu le continueras si tu as à le continuer. » Je me suis aperçue que je faisais beaucoup de cas, trop de cas, de la réaction des gens — plus que de ma propre réaction, et je pressentais qu'on allait justement chercher une continuité qui n'existe pas nécessairement... parce que, dans les faits, nous sommes deux écrivains totalement différents. Je n'écrirai jamais comme mon père a

écrit et mon père n'a jamais écrit comme moi j'écris. Nous avons des écritures, des langages différents. Nous sommes des mondes...

S. S. – Ce sont des vies différentes...

M. J. T. – ... des vies différentes, des mondes différents. Et puis, je suis d'une autre génération que la sienne, je n'ai pas connu les mêmes difficultés, la même période héroïque que lui. Pour moi, les portes étaient ouvertes. Lui, il a dû défricher le terrain comme d'autres écrivains de son temps. La situation n'est pas la même dès le départ ; nos personnalités non plus ne sont pas les mêmes, ni les éléments dont nous disposons, les matériaux... Nous n'avons que les mots qui sont les mêmes, et qui ne sont pas les mêmes dès l'instant où chaque écrivain écrit sa propre langue, une langue étrangère si on la compare à celle des autres écrivains. Donc, ma langue d'écriture, par rapport à celle de mon père, est une langue étrangère pour lui. Je ne veux pas dire qu'il ne la comprend pas, je veux dire qu'elle est autre, et inversement. Par conséquent, il ne faut pas que les gens voient dans ma carrière une continuité de la sienne, ou dans mon travail un prolongement de son œuvre ; ils ne doivent pas me donner cette responsabilité, que j'appréhendais un temps, mais qui n'existe pas autant qu'on pourrait le croire. Après tout, j'aurais aussi pu être, comment dirais-je, entre guillemets, « macrameuse »... c'aurait été assez désastreux... mais ça aurait aussi pu arriver, n'est-ce pas, que je choisisse un métier complètement en dehors des sentiers qu'il avait tracés...

S. S. – Mais le métier d'écrivain dormait en vous depuis longtemps.

S. S. – Oui, sans doute. Parce que je pense que mon père et moi avons le même tempérament, que nous sommes un peu de la même race. Enfin... il était sans doute plus ours que moi...

S. S. – Vous, vous êtes quoi, chatte ?

M. J. T. – Je suis un peu chatte, oui. Mais sauvage.

S. S. – Donc, vous vous êtes rendu compte de ce poids et maintenant vous continuez à écrire parce que c'est votre vie. J'aimerais savoir quelle est la réaction des éditeurs. Est-ce qu'on attend de vous beaucoup de choses ? Est-ce qu'ils s'attendent à lire votre père ou si c'est réglé ?

M. J. T. – Je viens tout juste de dire ce que je pense des responsabilités de prolongement, justifiées ou non, que je, ou que l'on pourrait m'imposer. Quand au contenu et au style... non. Personne, du moins je le crois, ne s'attend à lire mon père en moi. Non. Ça c'est réglé. D'abord parce que le premier livre, déjà, était totalement différent de ce que mon père faisait. C'était de la poésie. Je les ai donc habitués tout de suite à ne pas lire mon père à travers moi. Non, ils n'attendent pas ça. Ce qu'ils ont attendu, cependant, c'est que j'aie la science infuse. On ne pardonne pas d'erreur, de faiblesse ou d'apprentissage à un enfant d'écrivain qui écrit, un enfant de comédien qui devient acteur, un enfant de peintre qui peint. Un critique a dit un jour que j'avais fait mon apprentissage en public ; c'était un reproche. Pourtant, on ne reproche pas cela à d'autres écrivains qui ne sont pas nés dans le métier... On m'a reproché cela. Et on continue sans doute, qui sait, à attendre de moi que je sache d'avance ce que je ne peux pas savoir d'avance même si mon père était écrivain. Mon métier, il me faut l'apprendre au fur et à mesure, comme lui a fait, comme n'importe qui d'autre doit faire.

S. S. – Donc, vous avez une rigueur qui est beaucoup plus grande que celle qu'aurait eue votre père ?

M. J. T. – Je suppose que oui. Oui. Forcément.

S. S. – Comment travaillez-vous ? Avez-vous besoin de partir aussi ?

M. J. T. – Ah, ce serait l'idéal... mais ce n'est malheureusement pas possible. Non. J'aurais envie... je deviens de plus en plus misanthrope, insociable à tout le moins. Je fuis les gens de plus en plus quand cela est possible ; j'ai de plus en plus envie de m'isoler sur une île déserte, sans téléphone, de fuir la ville surtout. Je n'aime pas la ville. J'y vis parce qu'il faut bien vivre... J'y survis.

S. S. – Comme un ours, finalement...

M. J. T. – Comme un ours... ou comme un chat sauvage.

VISAGES

[...]

JEANNETTE BIONDI – Marie José Thériault, votre père écrivait. Quel genre d'enfance vous avez eue ?

MARIE JOSÉ THÉRIAULT – Magnifique. Je peux dire qu'elle a été exceptionnelle. J'ai eu une enfance, peut-être, particulièrement heureuse. Je n'étais pas consciente du fait que c'était une enfance exceptionnellement heureuse, je le suis maintenant quand j'y repense. Nous partions à l'aventure, comme ça ; papa embarquait les bagages, la machine à écrire, les enfants et sa femme sur un bateau, et puis nous partions à l'aventure, nous ne savions jamais vers quoi nous allions et c'était extraordinaire. Nous avons vu toutes sortes de pays et fait toutes sortes d'expériences. Il n'avait pas peur de nous sortir de l'école pour nous faire apprendre la vie autrement ; il n'avait pas cette crainte qu'on trouve beaucoup maintenant chez des parents, de déraciner les enfants. Donc, nos parents nous ont déracinés souvent, et moi je trouve que cela a été bénéfique. C'est en même temps un problème parce qu'on reste déraciné, ça devient très difficile de se sédentariser : à un moment donné on a l'impression qu'on est enchaîné. Alors il faut trouver son nomadisme ailleurs.

J. B. – Le souvenir que j'en ai, c'est que c'était aussi un homme qui avait le sens de la magie.

M. J. T. – Ah oui ! C'était un raconteur. Tout était pour lui une source d'émerveillement et de... d'histoires. J'ai failli dire mensonges, mais c'est parce que j'employais dans ma tête le mot mensonge dans un sens très littéraire et créateur. « Fabulation » serait le mot juste. Il nous racontait toujours des histoires, nous vivions dans de la fable perpétuelle. Ça ne devait pas toujours être drôle ; j'imagine que, quand on est plus vieux, ça complique un peu l'existence. Mais pour nous, les enfants, c'était absolument fabuleux !

J. B. – Et ça aussi ça fait une enfance un peu particulière, et beaucoup plus amusante, finalement, qu'une enfance très sérieuse ?

M. J. T. – Oui, mais en même temps ça crée des problèmes plus tard ; parce que moi non plus je n'arrive pas toujours très bien à distinguer la réalité du rêve et les souhaits de ce qu'on peut vraiment accomplir.

J. B. – Marie José, être la fille d'Yves Thériault et vouloir et savoir écrire, est-ce que ce n'est pas très lourd parfois, est-ce que ça n'a pas été très lourd à un certain moment donné ?

M. J. T. – J'ai pensé que ça ne pouvait pas, ne devait pas l'être. Mais en réalité, ça le devient, avec le temps. J'ai l'impression que c'est une filiation dont je prends de plus en plus conscience. Je suis entrée dans l'écriture aussi allégrement que je suis entrée dans la danse. Mon père, bien sûr, était là, ma mère était là pour m'aider, Jacques Blanchet aussi ; ils m'encourageaient tous, toute cette famille créatrice m'encourageait à écrire. Donc, dans ce sens-là, c'était facile. Mais, depuis que mon père est mort et surtout depuis un an ou deux, je prends conscience de la responsabilité qu'il m'a léguée, et de ce que je ne suis pas seulement écrivain. Si j'étais seulement un écrivain sorti du néant, qui arrive et qui commence à écrire, ce serait déjà difficile ; mais le fait d'être écrivain et de prendre la *relève* d'un écrivain qui a en plus la stature d'Yves Thériault, cela devient lourd à porter. Je suis de plus en plus consciente de cette responsabilité-là. Et je ne suis pas toujours certaine d'avoir en moi ce qu'il faut pour répondre aux attentes inconscientes des gens qui voient aussi en moi une continuation.

J. B. – Quand vous avez commencé à écrire, vous n'étiez donc pas consciente de cela. Alors, vous n'avez pas eu cette espèce de trac qui vous aurait fait dire « il faut quand même que je sois à la hauteur de » dès le début ?

M. J. T. – Il y avait malgré tout un petit peu de cela ; ce qui a fait que je me suis lancée dans l'écriture par le biais de la poésie, domaine qui était totalement étranger à mon père. Il y avait une autre raison, plus évidente : quand j'étais danseuse, quand j'étais chanteuse, j'étais « la fille d'Yves Thériault », bizarrement, alors qu'il s'agissait de métiers que lui n'exerçait pas... Par conséquent, je craignais beaucoup qu'au moment où je commencerais à écrire, on dirait encore deux fois plus « la fille d'Yves Thériault », et que les comparaisons se multiplieraient. Or, c'est précisément le contraire qui s'est produit ; c'est à partir du jour où je suis devenue écrivain que je suis devenue « Marie José Thériault » et qu'on a cessé de dire que j'étais « la fille de ». D'autres craintes ont fait que j'ai opté pour la poésie : les personnages que j'affectionnais ressemblaient beaucoup aux personnages de mon père, dans la tendance des *Contes pour un homme seul* par exemple, ces personnages plus primitifs des premiers livres, un peu taillés à la hache. J'aimais aussi les atmosphères paysannes sans références géographiques précises, et où l'on retrouve beaucoup une certaine Europe.

J. B. – Mais votre langue est quand même très différente ?

M. J. T. – Oui, mais ça je ne pouvais pas le savoir avant de commencer. Je ne voulais pas faire du « sous Thériault » ; il a donc fallu que je fasse quelque chose de tout à fait différent et c'est très graduellement que je suis arrivée à la prose.

J. B. – Est-ce que c'est facile d'entrer en littérature, ou si c'est un milieu très fermé ?

M. J. T. – Bon, je ne peux pas...

J. B. – Vous avez vécu beaucoup dans ce milieu-là.

M. J. T. – J'étais déjà dans ce milieu-là, donc je suis incapable de vous répondre. Je ne sais pas ce que ça représente pour quelqu'un qui est complètement à l'extérieur de ce milieu. Moi j'y étais déjà.

J. B. – D’y avoir été déjà, avez-vous l’impression que cela vous a ouvert des portes plus facilement ?

M. J. T. – Cela m’a peut-être entrouvert certaines portes mais ça n’a pas été plus facile parce que, dans le domaine littéraire ou dans n’importe quel autre domaine, quand vous êtes « enfant de créateur » les autres ne vous pardonnent aucune de vos erreurs ni aucun de vos apprentissages. Puisqu’un apprentissage se fait à coup d’erreurs, la critique est plus sévère, le public est plus sévère, tout le monde est plus sévère. Vous avez tout de suite des responsabilités très vastes, on s’attend à ce que vous connaissiez déjà le métier de A à Z, et on ne vous donne pas le temps de l’approfondir. Il faut forcer les gens à vous donner du temps d’apprentissage, et c’est là que c’est difficile.

[...]

J. B. – Est-ce que vous croyez à l’inspiration ?

M. J. T. – L’inspiration la meilleure, c’est qu’on me commande un texte et qu’on me dise « Tu dois me le rendre à telle date et ça paye tant ». Ça c’est la meilleure inspiration. L’inspiration est rarement éthérée chez moi ; pour ça, je tiens beaucoup de mon père !

J. B. – Oui, mais quand vous écrivez des romans, ou quand vous écrivez des contes, ils sont inspirés ces contes, où prenez-vous ces histoires ?

M. J. T. – Dans tout, dans un verre d’eau, dans le reflet que produit ma lampe de travail dans une tasse de thé. J’ai écrit un texte qui commence comme ça : « Ce matin il y avait un œil dans ma tasse de thé ». J’avais un texte à rendre, je ne savais absolument pas quoi écrire, mais il fallait que je le rende. Alors, mon regard erre autour de moi pour chercher des éléments d’inspiration et il tombe sur le reflet de la lampe dans ma tasse de thé. Et voilà, la première phrase s’écrit : « Ce matin il y avait un œil dans ma tasse de thé ». Il s’est écoulé un bon deux heures entre l’œil dans la tasse et la deuxième phrase. Pendant ces deux heures-là j’ai bu dans la tasse et le niveau de thé a abaissé, et la forme de l’œil a changé, parce que l’écart s’est agrandi entre le thé et la lampe. Et alors j’ai continué à écrire cet œil qui changeait de forme et c’est devenu une histoire.

J. B. – Et c'est ainsi que naissent des contes fantastiques, des contes magiques ou des histoires irréelles.

M. J. T. – Oui, avec des choses aussi prosaïques qu'une tasse de thé.

J. B. – Merci beaucoup, Marie José.